Autor(en): **Adrien**

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 6 février 1868.

Messieurs les rédacteurs,

Permettez-moi de vous faire part des réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture d'un journal scientifique, dont les étranges révélations m'effraient et me prouvent une fois de plus que tout ne va pas pour le mieux sur notre pauvre terre.

En effet, de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne s'y reconnaît plus; tout y est renversé dans l'ordre habituel des choses; les saisons n'ont plus rien de régulier, les climats sont déplacés et la météorologie est déconcertée dans ses plus savantes observations. Ne vous souvient-il point que l'année dernière la neige recouvrait de son épais manteau les plaines de l'Italie, alors que le soleil nous favorisait de ses beaux jours et nous inondait de ses rayons?

Nous voyons, en outre, les peuples se jalouser sans cesse et travailler à s'entre-détruire; la diplomatie devenir une école où la ruse, la mauvaise foi, les fausses promesses tendent leurs pièges et luttent de hardiesse et d'habileté. Ailleurs, c'est le rationalisme, apanage des esprits forts, qui s'attaque à nos meilleures, à nos plus chères convictions; ailleurs encore, c'est le St-Père, qui, en dispensateur de la paix, s'arme d'un Chassepot et prêche à coup de fusil la charité et l'amour des hommes.

Mais tout ceci n'est rien auprès de ce que nous venons de lire dans le journal dont nous avons parlé, et d'après lequel on peut constater que ce qui appartenait exclusivement à la bête passe maintenant à l'homme et réciproquement.

Ce journal nous apprend, en effet, que l'homme peut être atteint de *surlangue* et que la *coqueluche* n'épargne point les chiens!...

Voilà des rôles singulièrement intervertis et de terribles enseignements.

Mais citons plutôt le *Bulletin de la Société médicale de la Suisse romande* :

« J'ai vu, dit le Dr D., à Cossonay, deux cas de » surlangue chez l'homme. Le premier n'a duré que » quelques jours, une semaine, je crois. Il y avait » un peu de fièvre, beaucoup de chaleur à la bouche, et dans celle-ci plusieurs bulles qui ont » laissé des places excoriées. Ces bulles siégeaient » sur la langue et au palais. Aux mains se voyaient » des vésicules plus petites autour de l'ongle, etc., » etc. Le tout s'est guéri facilement avec quelques » gargarismes à l'alun et des manulaves au son. »

L'homme au régime du son!... cela fait dresser les cheveux sur la tête!...

M. le Dr D. continue :

« J'ai vu le second cas en février 1866. M. C., » cultivateur, soignait une vache atteinte de la forme » de la plus grave de la surlangue, de cette forme » qui dure des mois et fait tomber les sabots de » l'animal; il appliquait plusieurs fois par jour du » sulfate de cuivre en solution ou en poudre sur » les pieds de la bête malade. C'est alors qu'il fut » atteint d'une éruption bulleuse à la bouche, etc., » etc. »

Ceci nous rappelle deux mauvais vers d'une mauvaise parodie de la fable du *Corbeau et du renard*.

J'ai lu dans mon journal qu'il règne en ce moment
Une maladie de bête qui ne tue pas mal de gens.

Quelques pages plus loin, on lit dans le *Bulletin médical* des détails très curieux, mais trop longs à reproduire, sur la transmission de la coqueluche d'une petite fille à un chien.

Devant de pareils faits constatés par des hommes compétents, on reste muet, et l'on se sent pris d'une profonde humilité. Quoi! l'homme, ce roi de la création, cet être qui a le privilège de n'avoir que deux organes de locomotion, cet être superbe, orgueilleux, susceptible de devenir philosophe, savant, orateur, artiste, empereur même... cet être atteint de la surlangue!...

Oh! malgré la théorie de M. Vogt, nous ne l'aurions jamais cru.

Et, par un étrange contraste, nous voyons l'animal se relever et s'ennoblir en se parant des malheurs de l'humanité, en s'appropriant la coqueluche.

C'est à ce point qu'on verra bientôt *Griffon, Turc* ou *Barbet* soignés d'après le Codex de la médecine humaine, prendre les antispasmodiques, les pastilles de gomme, la pâte de guimauve et s'envelopper d'un cache-nez.

Véritablement, si nous n'avions pas la conscience de notre dignité, de notre supériorité dans la création, tout cela serait par trop décourageant.

Veuillez agréer, Messieurs, etc., etc.

ADRIEN.

Dou Bernois à Paris.

Dein lo teimps iô Napoléon, lô villio, pas céque d'ora, demâorâvé à la Tiolaire dé Paris, ein traî, que crâio, sa fenna attiutsa d'on petit boébo que